

**Anne-Marie
Garat**

**Dans la main
du diable**

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Automne 1913. A Paris et ailleurs – de Budapest à la Birmanie en passant par Venise –, une jeune femme intrépide, Gabrielle Demachy, mène une périlleuse enquête d'amour, munie, pour tout indice, d'un sulfureux cahier hongrois recelant tous les poisons – des secrets de coeur au secret-défense...

Habité par les passions, les complots, le crime, l'espionnage, et par toutes les aventures qu'en ce début du XXe siècle vivent simultanément la science, le cinéma ou l'industrie, *Dans la main du diable* est une ample et voluptueuse fresque qui inscrit magistralement les destinées sentimentales de ses personnages dans l'histoire d'une société dont la modernité est en train de bouleverser les repères.

Narration au long cours qui rend hommage au genre du roman-feuilleton, *Dans la main du diable* célèbre les puissances du récit et les séductions du personnage romanesque. Porté par la sensuelle jubilation d'une écriture généreuse, ce roman bâtisseur d'histoires, capable de raviver en chacun toutes les enfances de la lecture, peut, sans conteste, prendre place parmi ces grandes fictions dont les protagonistes attisent de leurs passions celles des lecteurs eux-mêmes et restent à jamais présents dans les intimes mémoires de l'imaginaire.

En 1913, Gabrielle Demachy s'avance, lumineuse et ardente, dans les rues de Paris, sur les chemins du Mesnil ; entre l'envol et la chute, entre eaux et sables, la voici qui entre dans le roman de sa vie...

Gare à la main du diable... !

“DOMAINE FRANÇAIS”

ANNE-MARIE GARAT

Auteur d'une œuvre littéraire de tout premier plan, Anne-Marie Garat a obtenu le prix Femina pour son roman Aden (Le Seuil, 1992) et conquis un large public.

DU MÊME AUTEUR

L'HOMME DE BLAYE, Flammarion, 1984.

VOIE NON CLASSÉE, Flammarion, 1985.

L'INSOMNIAQUE, Flammarion, 1987 ; Babel n° 440.

LE MONARQUE ÉGARÉ, Flammarion, 1989 ; Seuil, 1996.

CHAMBRE NOIRE, Flammarion, 1990.

ADEN, Seuil, 1992.

PHOTOS DE FAMILLES, Seuil, 1994.

MERLE, Seuil, 1996.

DANS LA PENTE DU TOIT, Seuil, 1998.

L'AMOUR DE LOIN, Actes Sud, 1998.

ISTVAN ARRIVE PAR LE TRAIN DU SOIR, Seuil, 1999.

LES MAL FAMÉES, Actes Sud, 2000 ; Babel n° 557.

NOUS NOUS CONNAISSONS DÉJÀ, Actes Sud, 2003 ; Babel n° 741.

LA ROTONDE, Actes Sud, 2004.

UNE FAIM DE LOUP. LECTURE DU "PETIT CHAPERON ROUGE", Actes Sud, 2004.

Edition préparée
sous la direction de Marie-Catherine Vacher

© ACTES SUD, 2011
ISBN 978-2-330-00401-9

Anne-Marie Garat

DANS LA MAIN
DU DIABLE

roman

ACTES SUD

*O tête trop lourde front en feu yeux tristes
O pourpres avens comme des améthystes
Trajectoires de vie que mon cœur va suivant
Comme un obus lancé qui traverse le vent*

GUILLAUME APOLLINAIRE,
Poèmes à Lou.

I

Paris, septembre 1913.

Qui de nous se souvient d'avoir aperçu, ce jour-là, deux femmes solitaires dans une allée du Luxembourg, indifférentes à la menace d'averse, immobiles parmi les statues ? Un passant attardé eût pu s'intriguer de leurs étranges silhouettes arrêtées près d'un banc, l'une claire et mince penchée vers l'autre, vêtue de sombre, qu'enveloppaient en tourbillon les premières feuilles mortes de cette fin d'été, mais chacun fuyait vers un abri, laissant le jardin désert. Là-bas, sous les arbres, une bande de pigeons dérangés par la bourrasque passa soudain de la guérite des marionnettes au toit du kiosque à musique. Un instant distraite de sa conversation, la jeune fille les regarda se rengorger frileusement dans leurs plumes, puis revint à sa compagne avec un soupir.

— Tante Agota ! Qu'allez-vous imaginer ? Vous expulser !... On y mettrait moins de façons, je vous assure.

Tout en maintenant son chapeau que malmenait le vent, elle s'efforçait à la patience, mais la vieille femme gémissait, avec l'obstination des vieilles gens.

— Ah ! Tu es jeune, et insouciant... Tu ignores ce qu'est une vie d'émigrée... Je n'en parle guère, mais songe que, pas un matin, depuis plus de trente ans, je ne me suis réveillée sans redouter qu'on me renvoie là-bas, à Budapest... Et voilà qu'on me réclame ces documents de famille, la preuve de mon identité, des attestations... Cette lettre est pleine de menaces.

— De menaces ?... Ce sont de banales formules administratives.

— Justement, de ces tournures anodines dont ils ont le secret, sournoises, malveillantes. L'Autriche-Hongrie est ennemie. Ses ressortissants sont suspects, partout poursuivis... Ces gens

auront trouvé quelque raison de tracasserie, pour me persécuter. Je suis malade d'y penser.

— S'il ne s'agissait que de cela..., murmura la jeune fille, agacée par ces plaintes.

Elle perdait ses yeux au loin sous les arbres, comme si elle y voyait venir un fantôme familier, dont elle aurait voulu épargner la vue à la vieille femme. Pourtant, entre les massifs dégouttant de la dernière pluie, le jardin n'offrait que la perspective vide de ses allées et le grand bassin d'eaux grises, éteint comme un œil mort.

— Quoi d'autre, selon toi ?

— Cette convocation a peut-être un objet plus grave...

— Plus grave ! Que sais-tu, Gabrielle ? Que m'as-tu caché ?

— Je ne vous cache rien ! Seulement, j'ai le pressentiment... Je crois qu'il s'agit d'Endre.

— Endre !

Au cri d'effroi succéda un silence. Gabrielle s'était redressée, décidée à ne plus taire ses pensées.

— On ne nous a pas tout dit, alors, vous le savez bien...

Et comme la vieille femme secouait la tête, éperdue, elle raisonna, les lèvres pâles, avec la volubilité du chagrin trop longtemps contenu.

— Nous n'espérons plus rien, c'est vrai... Pourtant, quand vous avez reçu cette lettre, ma première idée a été qu'on avait pu retrouver sa trace. Qu'un courrier égaré serait enfin arrivé... Peut-être la nouvelle de son retour prochain ! Ah ma tante, pardonnez-moi ! Vous n'imaginez rien que votre expulsion, et moi je prie de tout mon cœur pour qu'il s'agisse de lui... Si ce commandant veut vous recevoir en personne, c'est peut-être que nous avons été enfin entendues, qu'une véritable enquête a eu lieu ? Peut-être, cette fois, apprendrons-nous enfin quelque chose ?

— Tu n'as donc pas renoncé ! s'écria la vieille femme avec colère. Ah ! Pourquoi m'accables-tu, quand je ne veux que la paix, et l'oubli ...

— Allons, à présent. Il est bientôt l'heure du rendez-vous.

Mais Agota, croquevillée, refusait toujours de bouger.

— Que de temps perdu, après son départ, avant d'admettre que son silence était un mauvais signe... Et quand nous avons enfin cherché à savoir, nous n'avons rencontré qu'ignorance, mauvaise volonté, mensonges. On nous a éconduites, comme si nous n'étions pas, moi sa mère, toi sa cousine, les deux seuls êtres au monde qui pensaient encore à lui, espéraient encore son retour. Où est-il à présent ? Plus personne ne se souvient de

lui, et lui aussi nous a oubliées. Que ne l'as-tu empêché de partir, alors !

— Mille fois, vous m'avez fait ce reproche injuste. A quoi bon y revenir ? Venez, tante Agota, sinon nous serons en retard.

Maintenant, elle avait hâte de mettre fin à cette station inutile dans le jardin, à cette vaine discussion, pressant du geste la vieille femme à quitter le banc humide où elle avait voulu s'arrêter, tout à l'heure, en dépit du vent et de la menace de pluie, au prétexte de sa fatigue, en réalité pour différer le rendez-vous. A force de lire et relire la convocation lapidaire, son angoisse avait grandi, la ramenant à sa seule hantise d'une expatriation imminente. Pas une seule fois, elle n'avait songé à l'éventualité que Gabrielle venait de suggérer, dont la logique la frappait à présent de stupeur, dépassant ses pires craintes nocturnes. Oui, cette tête brûlée, ce fils opiniâtre et insoumis pouvait bien être devenu de ces hommes dangereux, de ces aventuriers qui trahissent leur pays d'accueil et desservent ses intérêts. Au point de devenir des ennemis, des apatrides que les Etats pourchassent et condamnent à l'exil, eux et toute leur famille, alors tout le malheur, une fois de plus, retomberait sur elle...

Pour lui, elle n'avait eu que faiblesse, indulgence sans bornes, voilà où était sa faute. De tout temps, il échappait à sa loi : préférait, enfant, la pension à sa famille, choisissait une voie qui l'éloignait toujours davantage, une école de chimie à Bruxelles, puis Anvers, et Londres... Une fois ingénieur, loin de se fixer comme elle l'espérait, il avait multiplié les missions qui le spécialisaient dans sa discipline, apprenant les langues avec une insolente facilité, nouant partout des relations dont elle ignorait la nature, sans qu'elle osât poser de questions lorsqu'il revenait soudain, sans prévenir, pour disparaître de nouveau... Dans leur appartement près du Jardin des plantes, l'atmosphère était toujours à l'attente, de ses lettres, de ses nouvelles, de ses brefs retours. A Gabrielle, il réservait alors rires, conciliabules, et facéties, dont il était prodigue, par goût de la parade, ou de la provocation, et Agota riait de la voir si engouée de lui, le fils oublieux et ingrat ! Ah comme elle riait et se contentait de les voir ensemble, près d'elle, persuadée que la petite fille lui ramenait, plus sûrement que le devoir filial, ce fils dans le culte de qui elle l'entretenait, avec tant d'aveuglement... Comme s'il fût le bon ange, vraiment ! Quand Endre avait-il cessé de voir sa jeune cousine pour une enfant, quand le jeu dangereux avait-il commencé ? Lorsque Agota admit enfin ce qui crevait ses yeux, Gabrielle avait seize ans, le mal était fait : elle vouait à Endre un

amour absolu, idéalisé à proportion de son absence chronique, des rêves absurdes dont il comblait sa solitude d'enfant. Cela s'était passé sous son toit, et elle n'avait rien deviné, ni empêché... De cela, Agota était coupable, absolument. Ah ce jour, où il lui avait fallu se rendre à l'évidence ! Dans le petit salon, Gabrielle jouait une pièce légère de Liszt qu'elle aimait. De sa chambre voisine, où elle brodait un de ses innombrables motifs floraux, Agota l'avait soudain entendue s'interrompre et poursuivre la mélodie *a capella*, chantant qu'elle suivrait Endre au bout du monde, qu'il serait son amour pour toujours ! *Pour toujours, toujours !* Plaquant un accord, en conclusion de l'aveu triomphant, elle s'était tue. Dans le silence, sa voix juvénile continuait de se propager en point d'orgue, et rien ne s'était pourtant écroulé. Le soleil continuait d'entrer, paisible, à travers les rideaux, de dorer les meubles et la soie de la courtepointe. Agota avait laissé passer un long temps, l'aiguille en l'air, sans bouger, osant à peine respirer, puis avait repris sa couture, les mains tremblantes.

Plus tard, ayant retrouvé un peu ses esprits, elle avait longé le corridor, jeté un œil prudent. Accoudée au balcon, Gabrielle contemplait les arbres du Jardin des plantes, encore dépouillés par l'hiver, la rue ensoleillée, dont montait la rumeur. Elle fredonnait, dans son insouciant gaité. Bouleversée par cette scène, Agota, s'était enfuie dans la cuisine. Elle y avait retrouvé Renée, qui plumait un poulet sur ses genoux. Le duvet voletait autour de son tablier et tombait lentement à ses pieds, dans un ralenti étrange. Renée avait été la nourrice de Gabrielle ; elle ne l'avait jamais quittée. Depuis si longtemps elle partageait leur vie, leurs malheurs et leurs soucis, que se réfugier près d'elle était un soulagement, comme de se trouver sous la protection de sa propre mère. A son entrée précipitée, Renée avait levé le nez, reposé ses mains sur les ailes du poulet et, se penchant en avant, avait chuchoté :

— Vous avez donc entendu ce que j'ai entendu ?

— Entendu quoi ? balbutiait Agota, plus morte que vive.

— Bon... Si vous n'avez rien entendu, moi non plus.

— Que fallait-il entendre, enfin ?

— Il me semble que Gabrielle est contente, puisqu'elle chante, disait Renée, reprenant farouchement son ouvrage, baissant le front, la bouche pincée.

— Mon Dieu, qu'allons-nous devenir ? avait gémi Agota, tombant sur une chaise.

— Mais rien, puisque nous n'avons rien entendu, rien vu. Comme d'habitude, avait osé commenter Renée.

Et, d'un grand geste de protestation, elle avait fait voler dans la cuisine toutes les plumes de la volaille.

Agota marchait au bras de Gabrielle, serrée contre la jeune fille dont la détermination galvanisait son faible courage. Elle se taisait maintenant, résignée à se rendre au rendez-vous. Malgré la brève éclaircie qui avait ensoleillé le jardin, au moment où elles le quittaient, d'autres nuages d'encre venaient déjà, et comme les deux femmes atteignaient le bâtiment du ministère de la Guerre, boulevard Saint-Germain, l'orage d'été éclata.

Dès la salle des pas perdus, elles furent prises dans un embarras de gens affairés, civils et militaires, qui circulaient en tous sens, et tandis que la jeune fille partait chercher un renseignement, Agota resta seule, bousculée par les visiteurs, intimidée par les hauts plafonds à caisson et les énormes suspensions de cuivre. Des éclats de voix attirèrent son attention. Une femme d'âge, entourée de quatre petits enfants tout en deuil avec leur bonne, occupait le passage. Un jeune soldat aux joues rouges tentait de refouler tout ce monde, alors que la femme, un peu forte, empaquetée dans sa cape d'été aux plis amples résistait en agitant sa tête, faisant osciller les longues plumes de son chapeau dans le courant d'air, menaçant d'aller jusqu'à l'Etat-Major, jusqu'au ministre s'il le fallait, pour qu'on sût, enfin, la situation de ces enfants, qu'elle désignait théâtralement, eux effarés, ouvrant des yeux immenses, se réfugiant en grappe autour de la petite bonne, honteuse de l'esclandre. Le jeune soldat, débordé, ayant appelé du renfort, la situation devint confuse, mais Agota s'oubliait à ce spectacle, fascinée. Pour tant d'autorité, oser un tel scandale, cette femme devait avoir un rang, des appuis... Quelle audace pour faire entendre son droit, en imposer à tous ces militaires ! A cela s'ajoutaient le battement de l'averse d'orage sur les pavés, les grondements du tonnerre, dehors, comme si le ciel fût à l'unisson. Lorsque Gabrielle revint vers elle, tenant un laissez-passer, elle trouva sa tante toute pâle.

— Qu'avez-vous ? Vous sentez-vous mal ?

— Gabrielle, ne restons pas ici, rentrons chez nous !

— Mais on vous attend ! Voyez, j'ai le laissez-passer pour votre rendez-vous.

— Vas-y seule, Gabrielle. Je t'attendrai ici.

— Enfin, ma tante, c'est vous, qui êtes convoquée. Cette foule vous a tourné la tête. Allons.

Avec énergie, elle empoigna le bras d'Agota et l'entraîna avec elle, jetant un coup d'œil inquiet sur son visage froissé, pleine

de compassion et d'agacement mêlés pour ces atermoiements. Brusquement, la vieille femme s'arrêta encore.

— Parleras-tu pour moi ?

Comme Gabrielle restait interdite, elle supplia :

— Jamais je ne saurai trouver les mots. Toi, ils t'écouteront. Parle à ma place, s'il te plaît.

Gabrielle hésita, mais le pauvre visage de sa tante, devenu enfantin à force d'indécision et d'effroi, eut raison de son impatience. Agota s'en remettait à elle en cette circonstance, comme en tant d'autres, à son courage, à sa résolution, ignorant combien elle-même appréhendait cet endroit solennel et hostile. Elle promit.

Elles finirent par trouver, au bout d'un long couloir dont le tapis assourdissait leurs pas, la porte indiquée, que gardait un huissier, à qui Gabrielle remit le carton. Il disparut, les priant d'attendre, revint aussitôt, réclama les papiers exigés, disparut de nouveau. Dans ce silence oppressant, elles se taisaient. Au loin, l'averse finissait, les grondements s'éloignaient. Bientôt elles seraient reçues, mais plus l'instant approchait, plus Gabrielle se sentait gagnée par une sorte de torpeur. Un bourdonnement emplissait sa tête, brouillant toute pensée, tout raisonnement. Dans une sorte d'anesthésie, elle voyait à ses pieds les motifs rouges du tapis s'associer en hiéroglyphes agressifs, dont l'écriture énigmatique changeait sans cesse de forme, et tandis qu'elle cherchait absurdement à les déchiffrer, une étreinte glacée serrait ses tempes. Soudain, la porte s'ouvrit.

— Le commandant Feltin va vous recevoir, chuinta l'huissier, s'inclinant avec déférence.

Elle ne vit d'abord que les immenses tableaux de camps militaires et de batailles navales aux ciels ténébreux, emplis de tumulte et de canons ; les portraits de généraux, d'amiraux en grande tenue, d'allure menaçante et funeste. Un jeune ordonnance les dirigea cérémonieusement vers l'imposant bureau qui trônait au fond, derrière lequel un militaire, assis à contre-jour de la haute fenêtre, semblait profondément plongé dans ses dossiers. A leur approche, il leva la tête, l'œil perdu à travers elles vers les terribles canonnades navales, ou vers autre chose de plus lointain, puis il se leva avec effort. En même temps que lui, se leva, à un petit bureau adjacent, un jeune homme, à qui ses cheveux plaqués et ses lunettes cerclées donnaient plus d'âge qu'il n'avait, et qui se tint comme au garde-à-vous, bien qu'il fût en civil ; un secrétaire sans doute. Celui-là les regardait, sinon avec amitié, du moins d'un air plus affable, peut-être ému de ce couple de la vieille dame et de la jeune fille, et Gabrielle se raccrocha à son

regard comme s'il pût être celui d'un éventuel allié, tandis que le militaire faisait le tour de son bureau d'un pas claudicant. Aux insignes accrochés à sa veste sanglée, à sa manche, elles supposèrent qu'il s'agissait du commandant Feltn, et il mit tant de solennité à son salut, au geste dont il leur désignait les fauteuils, à son retour silencieux derrière la table, que toute sa personne intimait silence et respect. Il feuilletait les papiers d'Agota, vétéilleux, suivant les lignes du doigt, comme s'il les déchiffrait pour la première fois.

— Vous déclarez bien être Mme Agota Kertész, née à Budapest en 1860, rentière, résidant au 25 rue Buffon, à Paris, depuis... Depuis l'année 1880, finit-il par demander.

Agota acquiesçait, tétanisée. L'homme attendait une réponse, sans impatience, et comme le silence durait, selon sa promesse, Gabrielle intervint.

— Elle le déclare. Je suis sa nièce, Gabrielle Demachy. J'accompagne ma tante.

L'homme considéra Gabrielle, opinant d'un air ennuyé.

— Soit. Madame, nos services vous ont contactée pour une affaire extrêmement délicate. Il nous fallait l'assurance de votre identité. Excusez ces formalités contraignantes, mais, en la circonstance, elles étaient nécessaires.

Il soupira profondément, tapota le bord de son bureau de ses doigts délicats.

— Vous êtes également la mère du dénommé Endre, Peter Luckác, né à Paris, en 1880, de Sándor Peter Adam, comte Luckác. Vous avez interrogé nos services à son sujet en, voyons... En octobre 1911, n'est-ce pas ?

Agota se tourna vers Gabrielle, d'un mouvement de panique. Elle-même, bien qu'elle eût su d'emblée qu'il s'agirait d'Endre, avait pâli affreusement, mais elle gardait son maintien, droite dans le fauteuil, sans ciller.

— Nous avons le triste devoir de vous annoncer son décès. Agréez nos condoléances.

Un silence énorme suivit. La lumière avait vieilli. Les deux femmes statufiées faisaient face au militaire, aussi rigide que les portraits des murs. Même le secrétaire semblait s'être figé derrière son bureau, tel un mannequin de cire. Au moment où le commandant replongeait dans ses dossiers, commençant un discours préparé, sans doute, Gabrielle se leva brusquement tel un ressort, fit deux pas pour s'enfuir, tomba de tout son long, prise d'un étourdissement.

La scène qui s'ensuivit fut assez confuse. Le secrétaire s'était précipité ; agenouillé, il soulevait la jeune fille, qui du reste

revenait déjà à elle, tandis que, le commandant ayant sonné, diverses personnes entraient et sortaient, chuchotant, empressées, portant un verre d'eau, tandis qu'Agota, clouée à son siège, suivait les allées et venues comme si rien de cela ne la concernait. Le malaise de Gabrielle ne dura pas. Elle vit d'abord, penché au-dessus d'elle, le visage de cet inconnu qui interrogeait anxieusement le sien, ému de son émotion, et qui n'avait que des gestes maladroits pour secours. Aussitôt elle se rappela où elle était, ce qu'elle venait d'apprendre, et une chaleur intense enflamma ses joues. Elle se releva aussitôt, se dégagea des bras du secrétaire qui reculait lui-même, balbutiant quelques mots inaudibles. Et très vite, le commandant ayant congédié tous ces gens d'un geste, la salle fut à nouveau vidée.

Avec une mine contrite, il s'assura poliment de l'état de Gabrielle, lui tendit lui-même le verre d'eau, qu'elle but, pour gagner du temps, pour retrouver une contenance. D'ailleurs, comme il arrive parfois dans les grandes commotions, elle se sentait envahie du calme insolite dont l'esprit s'arme contre la souffrance, pour la neutraliser, un temps. Elle reprit sa place, le commandant, le secrétaire reprirent la leur, et tout rentra dans l'ordre, comme si cette parenthèse brutale, l'affolement des quelques secondes n'avaient été qu'un réveil inutile au milieu du cauchemar. Mais Agota restait dans l'hébétude. Ce à quoi elle assistait semblait échapper à son entendement, tandis qu'à ses côtés Gabrielle interrogeait déjà le commandant, d'une voix blanche.

— Cette terrible nouvelle nous bouleverse, ma tante et moi. Cependant, vous le comprenez, nous attendons quelques explications.

L'homme se racla la gorge, eut un geste conciliant.

— Bien sûr, bien sûr. Cette personne n'appartient à aucun corps de notre armée. Je veux dire : son décès ne concerne pas notre ministère. Toutefois...

— Toutefois, coupa-t-elle, c'est ici qu'on nous a adressées, lors de nos dernières démarches. C'est ici qu'elles ont échoué. Ici que nous sommes convoquées, deux ans après avoir reçu une fin de non-recevoir. Où Endre Luckácz est-il mort ? Quand, de quelle manière ?

— Nous savons peu de chose. C'est assez compliqué, semble-t-il...

Jetant un bref coup d'œil au secrétaire qui restait, la plume en l'air, figé dans l'expectative, il le désigna, de sa maigre main aux ongles soignés.

— M. Terrier répondra de son mieux à toutes vos questions, tout à l'heure.

— Non, dit Gabrielle, contenant son indignation. Vous allez le faire vous-même, tout de suite.

Surpris par ce ton, l'homme eut une moue, mais la circonstance, l'éclat qu'il paraissait redouter le décidèrent à composer.

— Je ne suis pas en mesure de vous satisfaire, mademoiselle. Mais, par égard pour votre peine, je veux bien éclairer la raison pour laquelle nous sommes chargés de cette triste mission. Il y a trois mois de cela, un de nos navires, faisant escale à Rangoon...

— Rangoon ?

— C'est un port de Birmanie. Le consulat de France a confié, au capitaine de ce bâtiment, une malle, et le certificat de décès ci-joint, établi au nom de votre parent. Le tout transmis par les autorités anglaises du protectorat, responsable des affaires dans ce pays. Le capitaine nous a remis ce colis, dès son arrivée au Havre, selon la procédure des Affaires étrangères, sous contrôle militaire. Le délai du voyage au long cours, que des tempêtes ont retardé, explique notre retard à vous prévenir.

Gabrielle tendit la main. A contrecœur, le commandant fit glisser vers elle le document qu'il avait machinalement saisi en parlant. Rédigé en langue anglaise, le papier aux pliures jaunies semblait avoir été maintes fois consulté. Gabrielle, se penchant sur le bureau, vit seulement la date qu'il portait, avant qu'il ne le retire prestement de sa vue.

— Décembre 1908... C'est bien la date indiquée ? Mais ce délai est invraisemblable !

Un peu de rose était monté aux joues du militaire, dont le regard hésitait, cherchant un secours vers le secrétaire, impassible. Pas tellement invraisemblable, protestait-il... Parfois des ressortissants, engagés dans des pays lointains pour leurs affaires, disparaissaient ou décédaient sans que personne songeât à en transmettre l'avis. Mission délicate, embarrassante, il fallait bien le dire... Bien souvent, les autorités locales s'abstenaient, soit par négligence, soit par ignorance de la procédure, et des familles à joindre, plus ou moins dispersées... D'ailleurs, comment s'assurer, de si loin, de l'identité exacte d'une personne ? Les colonies étaient nombreuses, et certaines soumises à des administrations défailtantes, trop mal équipées pour s'occuper de ces choses privées. Surtout lorsqu'il s'agissait de civils, qui ne relevaient pas directement des services français, leur étaient même inconnus. Enfin, elles devaient comprendre, il était désolé de ces pénibles circonstances, mais il ne pouvait leur en dire plus. Sa mission

était seulement de les informer... Tout le temps qu'il parlait, Gabrielle se sentait gagnée par une rage froide. De ce pays, la Birmanie, des relations internationales, des règlements et des us, elle ignorait tout. Cependant ces propos évasifs étaient une insulte jetée à leur détresse. Chaque question lui en découvrait d'autres, soulevant de nouvelles contradictions. Impuissante à poser enfin la bonne, celle qui débusquerait la contrevérité, elle entrevoyait pourtant des raisons obscures, une volonté de les éconduire encore, de se débarrasser d'elles par de bonnes paroles, pour couvrir incompetence ou fautes...

— Comment justifiez-vous, alors, que là-bas, quelqu'un s'avise soudain de confier ces objets à un bâtiment pour leur rapatriement en France...

— Je ne justifie rien, trancha le commandant, agacé. Comme vous, je constate. La malle a pu rester tout ce temps oubliée dans un entrepôt commercial, le grenier d'une administration, que sais-je ? Cela arrive. Un employé l'aura découverte, lors d'un rangement, d'un classement... On peut tout imaginer...

— Imaginer ! Mais il s'agit de la réalité ! Que dit le capitaine du bateau ? Il doit avoir quelque information, lui qui a été en contact avec ces gens, ces gens du port...

— Des Anglais, mademoiselle. La Birmanie est sous protectorat britannique. Nos rapports ne sont pas faciles, comme vous le savez...

— Non, je ne sais rien. Je veux comprendre.

— Sans doute. Cependant j'en suis navré : je n'ai plus rien à vous dire.

Il se levait pour mettre fin à l'entretien, faisant signe au secrétaire de raccompagner les visiteuses. Soudain, la voix d'Agota s'éleva, claire, intrépide :

— Cela ne se passera pas comme ça. Nous irons jusqu'à l'Etat-Major, jusqu'au ministre, s'il le faut !

Le commandant esquissa un sourire suffisant, ne daigna pas répondre. Gabrielle, désolée de la sortie incongrue de sa tante, l'apaisa d'un geste, la fit se rasseoir.

— Vous ne pouvez nous congédier ainsi. Mme Kertész vient d'apprendre la mort de son fils, moi celle de mon cousin, des années après son décès. Réalisez-vous l'énormité dont il s'agit ? Pourquoi nous communiquer cette nouvelle, dont rien n'assure qu'elle soit exacte, vous l'admettez vous-même ?

— Nous ne pouvons, en effet, écarter l'hypothèse d'une malheureuse erreur sur la personne, je vous le concède. Nous aimerions nous tromper. Mais, hélas, elle n'a que trop de chances d'être exacte. Nous ferons porter chez vous cette malle, dans les

plus brefs délais. Vous-mêmes vérifierez qu'il s'agit des biens de votre parent. A présent, je ne peux vous retenir davantage. Terrier, raccompagnez ces dames.

L'entretien était terminé, cette fois. A moins de provoquer un scandale, elles ne pouvaient insister davantage. D'ailleurs, le commandant, après s'être incliné avec raideur, quittait la pièce de son pas instable, et le secrétaire, embarrassé, les escortait jusqu'à la porte que l'huissier ouvrait devant eux. Cependant, au lieu de les abandonner là, après une hésitation, Terrier passa obligeamment le seuil avec elles, comme pour compenser la rigueur militaire du protocole. Ils s'éloignèrent un peu dans le couloir désert et il les arrêta près d'une banquette, où il fit asseoir Agota, plein d'égards. Gabrielle, encore bouleversée par la fin abrupte de cet entretien, était reconnaissante au jeune homme de sa prévenance. Elle sentait Agota sous le choc, redoutait la réaction violente qui pouvait suivre son abattement. Le jeune secrétaire, d'un geste gauche, invita Gabrielle à l'écart.

— Rien ne m'autorise, mademoiselle, à me mêler de tout cela, chuchota-t-il. Cependant je vois votre peine, et votre courage. Je suis désolé que cela se soit passé ainsi. Croyez à toute ma sympathie...

— Vous êtes bien aimable, dit Gabrielle avec effort, déjà importunée de tant de sollicitude.

— Ne désespérez pas trouver réponse à vos questions. Peut-être, sait-on jamais, ajouta-t-il, sur le ton de la confiance, d'autres informations viendront-elles apaiser votre légitime désir d'en savoir davantage...

Gabrielle eut un geste d'impatience. Il fallait maintenant quitter au plus vite cet endroit, se débarrasser de cet importun subalterne, qui voulait seulement se donner de l'importance, malgré ses airs de sincère affliction, et dont l'empressement lui était à présent insupportable. Qu'avait-elle à faire des condoléances d'un inconnu ?

— Je ne vois pas comment. Mais je vous remercie, monsieur. Peut-on faire appeler une voiture, s'il vous plaît ?

— Je m'en charge. Suivez-moi, dit-il sans insister davantage.

Il descendit avec elles, leur procura rapidement un taxi, et les y fit monter lui-même. Il tombait une nouvelle averse, dont les bourrasques emportaient leurs robes. Sous la pluie, se laissant tremper, il retint encore la portière.

— Je m'occuperai moi-même de vous faire livrer cette malle, dès demain. Au revoir, mesdames.

— Adieu, monsieur, dit Gabrielle, sans un regard.

Le taxi eut du mal à s'extraire du boulevard Saint-Germain, de l'inextricable embarras de voitures et de charrettes que provoquait l'orage, des tramways immobilisés barrant la chaussée, dont le pavé était jonché de feuilles encore vertes, arrachées par le vent. Et même en longeant la Seine, vers le pont d'Austerlitz, on progressa lentement, comme si leur retour était une procession funèbre. Agota gardait le silence, observant l'eau battant les vitres, les passants fuyant sous leurs parapluies. Gabrielle elle-même se taisait. Elle ne sentait plus rien de sa grande commotion, ni de son exaspération devant les réponses dilatoires de ce militaire, insensible et pleutre, qui s'était débarrassé de la sale corvée, derrière le rempart de son magnifique bureau. Qui tendait à Agota ce papier, l'acte de décès, comme on donne une quittance de loyer... Mort ! Endre est mort. Qu'est-ce que cela veut dire, mort ? Ce mot n'ensevelit rien, n'achève rien. Il sidère et désespère, sans vaincre le vivant qui se dresse encore. Parce que tout le temps qu'elles font les suppositions les plus extravagantes, tandis qu'elles courent en tous sens, harcèlent les administrations, il est vivant ! Tout à l'heure, dans le jardin, il venait sur l'allée, vivant. Pas une seule fois l'une ou l'autre n'a évoqué l'hypothèse de sa mort. Même si celle-ci les effleure, l'idée en est si terrible, que jamais elles ne l'expriment. Pourtant, c'est aussi évident que cela : Endre n'écrivait pas parce qu'il n'était plus de ce monde. Parce qu'il gisait quelque part, très loin, à l'autre bout de la terre, dans un pays hostile, inconnu... Enseveli dans quelque cimetière, sous un tumulus anonyme, au fond d'une jungle, ou perdu dans les eaux d'un fleuve, enlisé dans les vases d'un marécage, ou écrasé sous la chute d'un temple, ou alors... Mais Gabrielle s'épuisait à concevoir l'inconcevable. Endre n'était plus, et cela ne prenait aucune forme imaginable. Ni mort, ni noyé, ni étendu dans un tombeau. Seulement disparu. Volatilisé. Absenté du monde sans raison, dans aucune circonstance dont le récit tromperait la douleur. Aucune tombe à se représenter pour ancrer en un lieu, sous une lumière, en un paysage, la place de sa mort et, même en imagination, s'y rendre, en cultiver l'image. Dire qu'elle s'était laissé persuader par Agota, par Renée, et même par Dora, de son abandon, de son oubli, cédant à leur raisonnement, selon lequel Endre s'était éloigné d'elles en aventurier inconséquent, par lâcheté, par méchanceté !

Soudain, elle s'aperçut que les larmes inondaient son visage, ses joues et son menton. Que n'avait-elle pleuré quand il le fallait ! Ce n'était rien, cette eau tombée des yeux. Une irritation lacrymale stérile. Elle avait autre chose à faire que de se pâmer sur les tapis, et pâlir, et se tordre les mains. Mort, Endre n'est pas mort. Il

REMERCIEMENTS

Ce roman d'histoires et de personnages tient du voyage au long cours. Les premiers lecteurs embarquent à leurs risques et périls. Ils veillent au grain, compagnons vigilants, exigeants, alertes et critiques, contagieux. Leur présence est un carburant amoureux sans pareil. Merci à Jean-Claude Fozza, mon grand ami qui connaît la préhistoire, d'avoir lu les épisodes en feuilleton hebdomadaire, durant toute une année, à mes filles Marie-Pierre Lajot et Agnès Tirat, à Jean-Claude Chevalier. Puis, d'avoir filé d'un bout à l'autre, à Bernard Lajot et Pierrette Fleutiaux (en trois jours, trois nuits !). Merci à Marie-Catherine Vacher, mon éditrice généreuse, ardente, endiablée, et à Elisabeth Samama, pour son soutien chaleureux. A François Salvaing, fraternel. A Henri Mitterrand, lecteur amical et scrupuleux. Aux conservateurs avenants de la BNF et des Archives de la presse.

Merci à celle, dont le nom m'est perdu, qui, en tamponnant les fiches de prêt d'une bibliothèque de mon enfance, bobinette et chevillotte, m'ouvrait la porte des fictions.

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud
En partenariat avec le CNL.